

1968 Aller-retour

Mai 1968 et ses vies ultérieures de Kristin Ross. Traduit de l'anglais par Anne-Laure Vignaux, Éditions Complexe, « Questions à l'Histoire », 251 p.

Martin Jalbert

Number 220, May–June 2008

Jacques Rancière : le dissensus à l'oeuvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16909ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jalbert, M. (2008). 1968 Aller-retour / *Mai 1968 et ses vies ultérieures* de Kristin Ross. Traduit de l'anglais par Anne-Laure Vignaux, Éditions Complexe, « Questions à l'Histoire », 251 p. *Spirale*, (220), 14–15.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

1968 Aller-retour

MAI 1968 ET SES VIES ULTÉRIEURES de Kristin Ross

Traduit de l'anglais par Anne-Laure Vignaux, Éditions Complexe, « Questions à l'Histoire », 251 p.

par MARTIN JALBERT

Les discours sur la révolte collective de Mai 68 accomplissent souvent ce à quoi nous invite le mot d'ordre par excellence de l'idéologie anti-égalitaire : liquider l'héritage de 1968. Comme l'écrit Daniel Bensaïd dans un texte à paraître sous peu (1968, fins et suites, aux Éditions Lignes), « s'il s'agit d'en finir avec l'espérance de Mai, il y a bien longtemps que, de commémorations en oraisons funèbres, de Mitterrand en Cohn-Bendit, d'autres s'en sont chargés ». Cette liquidation consiste à effacer des mémoires la logique émancipatoire qui présidait au mouvement de contestation contre l'impérialisme, le capitalisme et le gaullisme. Elle consiste aussi à nier la puissance évanescence des raisons qui ont mis en marche des millions de personnes, de tous les âges, de tous les secteurs sociaux et professionnels, partout en France, dans ce qui reste la grève la plus générale et le mouvement de masse le plus important de l'histoire française. Prenant le contre-pied de l'impératif du retour — *il faut en revenir* — et de la conjuration symbolique, l'ouvrage de Kristin Ross nous fait revenir auprès d'un événement « d'abord et avant tout politique », qui a élargi, selon le mot de Sartre, le champ du possible. Il en ressort que notre rapport à 1968 est autant une affaire de mémoire qu'une affaire d'attitude à l'égard des enjeux collectifs qui y sont impliqués et qui nous concernent toujours : la confrontation entre les riches et les pauvres, les privilèges des experts et le pouvoir de tous de parler du monde commun, la puissance de l'argent et l'espoir d'un monde plus juste.

Les deux plus importantes confiscations dépolitisantes de Mai 68 mises en lumière par Ross sont la version biographique et la version sociologique. La personnalisation de ce qui a été un mouvement massif sans véritables leaders a donné lieu à un genre consacré : l'aveu médiatique de l'ex-militant repentini confessant, depuis sa maturité éclairée, et dans une sorte de roman d'apprentissage, ses erreurs de jeune bourgeois jadis en rupture avec la famille, la société et l'État. Quant à la version sociologique, sinon sociobiologique, elle réduit Mai 68 à une stricte affaire de libéralisation des mœurs, mais surtout à un drame de « génération ». Cette manière de renvoyer un mouvement collectif « à une façon d'être, à un terreau social ou à un ensemble de déterminations » abolit la contingence événementielle et reconduit l'idée d'un processus historique nécessaire qui confirme qu'en fin de compte « les choses n'auraient pas pu se passer

autrement ». La négation des raisons de la révolte et de la capacité pour chacun de parler et de remettre en cause l'ordre des choses ouvre ainsi la voie à un récit, quelque peu déterministe, où ne figurent ni « les choix opérés par ses protagonistes » ni « leurs discours circonstanciés ».

Contre cette dépolitisation, l'ouvrage de Ross en appelle à un autre récit « qui, comme le mouvement lui-même, serait à la fois en deçà et au-delà de la sociologie ». Ce récit esquissé ici nous replonge dans la révolte avec le souci de lui redonner ses dimensions politiques et son statut d'événement capable de servir de cadre inédit à la pensée créatrice et de faire se rencontrer des gens qui ne se seraient pas rencontrés. Pour cela, Ross dresse un décor qui met en relief l'événement de 1968 et les raisons qui ont contribué à politiser et à mobiliser les gens durant la décennie 1960 : l'impérialisme américain et la guerre du Vietnam, les luttes antibureaucratiques des pays de l'Est, les révoltes anticapitalistes et antiautoritaires ; et avant cela, la guerre d'Algérie et les luttes émancipatrices menées par d'anciens colonisés à travers les guerres d'indépendance, ainsi que le néofascisme et la violence de l'OAS, les répressions policières de février 1962 ou d'octobre 1961 où les corps de plus de deux cents Algériens battus à mort par la police sont jetés dans la Seine.

Kristin Ross analyse en outre cette singularité et demi-réussite de Mai 68, à la base de la transformation d'une agitation étudiante en une lutte de masse : l'union, sur un mode farouchement égalitaire, de la contestation intellectuelle et de la lutte des travailleurs. Deux choses ont rendu possible cette rencontre : d'une part, l'identification politique aux figures du sujet colonial, du militant anticolonialiste et surtout de l'ouvrier ; d'autre part, une critique radicale, y compris au sein même des formes d'organisation politique et syndicale alors disponibles, de la division hiérarchisée entre travail intellectuel et travail manuel, entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent — « Ne laissez pas les haut-parleurs parler à votre place ! »

L'insistance sur cette innovation procède également du désir de redonner à l'aspiration égalitaire sa place centrale, remplacée, dans la version dominante, par la notion de libéralisation ou de contre-culture. Mai 68, écrit Ross, reste une nouvelle façon de formuler l'égalité en dehors de l'État et des partis. Bien plus, le mouvement aurait expérimenté le fait que « des formes de démocratie directe et d'auto-organisation collective [...] contiennent en elles l'amorce d'une organisation sociale différente, d'un objectif universalisable ».

Rancière à l'œuvre

Cet effort de repolitisation du rapport à Mai 68 est notamment nourri par certaines idées fournies par l'œuvre de Jacques Rancière. On en dénombre au moins trois : 1. la conception de l'égalité comme présupposition vérifiée et expérimentée dans le présent des luttes, non comme leur horizon futur ; 2. la politique comme affrontement avec le partage du sensible, cette configuration symbolique de la communauté sur la base d'« évidences sensibles » qui distribuent des légitimités, des rôles, des capacités et des incapacités ; 3. enfin, la triade subjectivation / désidentification / impossible identification qui définit chez Rancière le processus d'émancipation collective : « Mai 1968 était moins lié à l'identité et aux intérêts des étudiants en eux-mêmes qu'à une disjonction ou une fissure créée dans cette identité. Cette rupture a pris la forme d'une ouverture politique à l'altérité (représentée par les deux figures "autres" classiques de la modernité politique, le travailleur et le sujet colonial) ».

L'analyse du contexte post-1968 contenue dans le deuxième chapitre éclaire non seulement les activités de la revue *Les révoltes logiques* animée par Rancière, mais aussi indirectement une large part de l'entreprise philosophique et historique du premier Rancière. Ces années, écrit Ross, comptent plusieurs tentatives de poursuivre la critique de la divi-

.....
**[...] l'ouvrage de Kristin Ross nous fait revenir
auprès d'un événement « d'abord et avant
tout politique », qui a élargi, selon le mot de
Sartre, le champ du possible.**
.....

sion hiérarchisée du travail. Elles donnent lieu à des expériences nouvelles, en historiographie notamment, où se pose la question à la fois théorique et pratique de la représentation du peuple par les intellectuels. *Révoltes logiques* reste sans doute la plus féconde de ces expériences. Le collectif de la revue s'applique, selon Ross, à « prolonger par d'autres biais la récente révolte à laquelle le collectif [a] participé et [à] contrer la récupération en cours de l'après-Mai politique par la sociologie ». L'histoire sociale à la manière des *Révoltes logiques* passe par le postulat selon lequel les gens de rien ne sont pas de simples objets dont le savant dirait la vérité, mais des êtres pourvus de la faculté d'agir comme sujets, dotés du pouvoir de penser, de se représenter et d'écrire leur propre histoire, quitte à contredire l'idée qu'on se fait de leur *ethos* social. La revue, qui voulait « restituer, dans ses débats et ses enjeux, la pensée d'en bas », s'est ainsi efforcée de « suivre les parcours et les chemins de traverse de

la révolte, ses contradictions, son vécu et ses rêves ». On connaît les suites chez Rancière : au lieu des propriétés d'une identité ouvrière, ce que les archives offrent au chercheur, c'est l'occasion d'une rencontre avec des gens parlant pour dire qu'ils ne sont pas ce qu'ils sont. C'est là, dans la fidélité à cette rupture instituant une quête d'émancipation, que s'enracine toute la pensée politique de Rancière.

On peut certes regretter, avec Daniel Bensaïd, que la repolitisation souhaitée par Kristin Ross n'entraîne pas chez elle de considérations sur « la question stratégique du pouvoir », sur « les rapports de force réels » et les « débats d'orientation sur la grève générale » (*Une lente impatience*, Stock). Cette réserve de Bensaïd — dont on pourra lire en complément les ouvrages qui abordent de front ces sujets : *1968, fins et suites*; *Mai si ! Rebelles et repentis* (avec Alain Krivine), *PEC / La Brèche* — fait une fois de plus apparaître ce que *Mai 1968 et ses vies ultérieures*, qui reste à ce jour l'un des meilleurs ouvrages sur le mouvement et sur ce qu'on en fait, doit à la philosophie de Rancière et à sa manière de situer la politique en dehors des questions d'organisation, d'orientation et de pouvoir. ●

Jean-Jules Soucy, *La Baie l'oeuvre*, photo-montage, (1998).
Photo : Jean-Jules Soucy

